

Robert Bober

Laissées-pour-compte

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Pour André Schwartz-Bart

PREMIÈRE PARTIE

« Le monde était changé,
nous avons une histoire. »

Raymond Queneau

1

C'était il n'y a pas très longtemps. Mais c'était il y a bien trente ans. Plus peut-être. Oui, en y pensant cela devait faire un peu plus. Mais à peine puisque c'était dans un temps dont certains se souviennent encore. C'est d'ailleurs par eux que nous est parvenue l'histoire de « Prince de Galles », « Grain de poudre » et « Velours de laine ». Trois noms. Trois noms de vestes qui, cette année-là, étaient accrochées sur un des portants d'un atelier de confection pour dames situé au deuxième étage d'un immeuble de la rue de Turenne dans le III^e arrondissement de Paris.

Au moment où commence cette histoire, nous sommes au mois de juin et cela fait déjà six mois que les trois vestes attendent accrochées par les

épaules. Depuis décembre donc. Exactement le moment de l'année que l'on appelle la morte-saison parce qu'il n'y a pas beaucoup de travail et dont les tailleurs profitent pour penser aux nouveaux modèles. Il serait donc plus juste de dire que c'est en hiver que cette histoire a commencé.

Comme il l'avait déjà fait la saison précédente pour des vêtements d'hiver, un modéliste était venu avec quelques croquis représentant cette fois des vestes d'été sur lesquels étaient agrafés quelques échantillons de tissu.

Monsieur Albert, le patron de l'atelier, après avoir consulté sa femme Madame Léa, avait choisi quatorze modèles. Commençait alors pour lui le travail délicat d'établir des patronages selon une méthode de coupe dont il avait bénéficié lorsqu'il était en apprentissage chez un maître tailleur à Radom, en Pologne.

Ensuite, il avait fallu tracer, couper, assembler, doubler, repasser, pour qu'enfin ces dessins aient une véritable existence.

« Je leur ai donné le jour, disait volontiers Monsieur Albert. Il faut maintenant leur donner un nom. »

Lorsque ces vêtements n'étaient encore que des modèles, bien que terminés, ils n'étaient désignés que par le nom du tissu dans lequel ils avaient

été fabriqués. Comme « Pied-de-poule », « Gabardine », « Shetland », « Ratine » ou « Alpaga ». C'est pourquoi nos trois vestes, en attendant d'être baptisées, avaient été appelées « Prince de Galles », « Grain de poudre » et « Velours de laine ».

C'est Madame Léa qui, comme pour un registre d'état civil, se chargeait de donner les noms d'usage aux vêtements. C'était à la fois son plaisir et sa responsabilité. Ainsi, l'an passé, elle avait choisi pour chaque modèle le nom d'une île de l'archipel des Antilles : Martinique, Guadeloupe, Sainte-Croix, La Désirade, Marie-Galante et quelques autres. Elle les avait trouvés dans le livre de géographie de ses enfants. Madame Léa rêvait beaucoup.

Cette année, elle avait décidé de ne compter que sur sa propre expérience, et, comme dès qu'elle se trouvait dans sa cuisine ou dans son salon la radio était toujours allumée, elle avait eu l'idée de donner à chacun des modèles de la nouvelle saison le nom d'une de ses chansons préférées.

Ainsi, dans l'ordre :

« Mon cœur est un violon »,

« Y'a pas d'printemps »,

« Quand un facteur s'envole »,

« Je chante »,

« À Paris »,

« Mes jeunes années »,
« L'orgue des amoureux »,
« Un monsieur attendait »,
« Les Grands Boulevards »,
« Luna-Park »,
« Seul dans la nuit »,
« Le chapeau de zozo »,
« Oublie-moi ».

Chaque chanson paraissait la rattacher à un souvenir particulier, mais de cela elle ne dit rien.

On rapporte qu'à l'un des modèles elle avait souhaité donner le nom de « Tire l'aiguille, ma fille » que chantait Renée Lebas, mais pour une raison restée inconnue, Monsieur Albert avait refusé avec la plus grande énergie. Aussi, le quatorzième modèle hérita du titre « Sans vous ».

À la suite de quoi, chaque vêtement se retrouva pourvu d'un nom de chanson agrafé au bas de la manche gauche.

Il ne restait alors plus au représentant en quête de commandes, qu'à sillonner la France en tous sens selon un itinéraire précis, presque dessiné. Cette fois encore, il avait envoyé, pour commencer, une carte postale en couleur de Nancy, ville dont il était originaire, représentant la place Stanislas et au dos de laquelle il avait écrit : « "Je chante" a beaucoup de succès. »

Deux jours plus tard, le facteur déposa une autre carte dans la boîte aux lettres de l'atelier de la rue de Turenne. Avec ces quelques mots : « “Mes jeunes années” aussi. » Et elle représentait cette fois un panorama de la vallée de la Saône.

Avec une fréquence presque quotidienne, d'autres cartes arrivèrent encore. Ce fut l'envol d'une cigogne, puis l'image d'un pêcheur sur un affluent du Doubs. Elles rejoignirent les précédentes que Monsieur Albert avait épinglées juste derrière sa table de coupe, là où attendaient, découpés dans du papier kraft épais, les patronages des quatorze modèles de la saison à venir.

Ces cartes et ces indications inscrites au dos allaient être le point de départ de ce qui, jusqu'au mois de juin, allait faire vivre les six personnes qui composaient l'atelier de Monsieur Albert. Soit : deux mécaniciens, Charles et Maurice ; deux finisseuses, Jacqueline et Andrée ; un presseur, Léon ; et Monsieur Albert lui-même.

Les clients parisiens, ceux qui, par exemple, tenaient boutique sur les Grands Boulevards, et qui par conséquent n'avaient pas besoin de représentant pour passer leurs commandes, venaient directement rue de Turenne chez Monsieur Albert ou chez d'autres tailleurs du quartier, car comme les marchands de meubles qui sont pratiquement tous installés dans le Faubourg Saint-Antoine, c'est dans ce quartier de la rue de Turenne que l'on trouve presque tous les fabricants de prêt-à-porter.

Cette forte concurrence mobilisait entièrement Monsieur Albert. Ces clients, il devait les apprivoiser, les séduire, puis en faire la conquête. Cela demandait du talent et de l'expérience. On pouvait même ajouter de la psychologie. Les argu-

ments qu'il avait mûris avec attention, soigneusement préparés, étaient choisis, développés, nuancés, selon que les clients avaient leur magasin du côté de la Nation ou de l'Opéra. Aussi ses prestations ne tenaient-elles pas du hasard mais du savoir.

Devant chaque client, ajoutant aux commentaires de la voix ceux du geste, saisissant tour à tour chacun des quatorze modèles de la saison, il en habillait ses mannequins qui tourbillonnaient alors sous ses doigts. Cela ressemblait parfois à un ballet dont il aurait été à la fois le chorégraphe et l'exécutant. On eût dit à le voir que la fabrication des modèles n'avait d'autre fin que leur présentation.

Parlant pour celui-ci de la souplesse du tissu, pour celui-là de l'élégance de la silhouette, pour un autre du décolleté gracieux, pour un autre encore du dessin du buste ou de son allure ni vague ni étranglée mais « près du corps », de la place précise des pinces marquant discrètement le galbe des hanches, les modèles avaient tous droit à un compliment de qualité qui soulignait leur perfection.

Pourtant, bien que convaincu du talent de son modéliste et de la pertinence de son propre jugement, Monsieur Albert savait d'expérience que chaque saison apportait son lot de « laissés-pour-compte ».

Les clients se succédaient, et s'ils furent unanimement conquis toujours par les mêmes onze modèles, ils n'apportèrent qu'un intérêt modéré à « Prince de Galles », « Grain de poudre » et « Velours de laine ». Et si je raconte leur histoire, c'est que précisément ce sont elles qui furent, cette saison-là, les « laissées-pour-compte ».

Comme tout vêtement, les vestes, on le sait, sont faites pour être portées. Il semblait que ces trois-là n'étaient pas faites pour ça.

Pourquoi ne l'étaient-elles pas ? Pourquoi justement celles-là ? Qu'est-ce qui en décidait ? Comme les autres, pourtant, elles avaient des manches, un col, des poches, des boutonnieres et des boutons. Alors ?

Alors rien. Certaines avaient été choisies, d'autres pas, et c'était arrivé à ces trois-là comme c'était arrivé à d'autres avant. Certains – les plus anciens, à qui cela avait déjà été révélé – disaient même que cela arriverait encore.

Il n'y avait pas de réponses sinon celle qu'on n'en saurait pas le pourquoi. Soit. Mais les questions de Monsieur Albert étaient toujours tenaces. Pourquoi, chaque saison, refusait-on parfois à ce qui sortait de ses mains une place dans la vie de la rue ? Comme si quelque chose interdisait à certains de ses modèles de figurer au nombre de ceux qui

allaient quitter l'atelier. Si tous les vêtements avaient été fabriqués dans un même tissu, au moins les choses auraient été simples, mais ils étaient fabriqués dans des tissus différents et c'est cette différence-là qui paraissait décider de tout.

Le temps passait. Une semaine, puis une autre et une autre encore, et Monsieur Albert comprit alors qu'il était inutile d'accrocher une fois de plus les trois vestes, là où les autres ne faisaient que passer. Il finit par renoncer à les présenter et c'est pourquoi elles prirent place, pour une durée indéterminée, sur le portant du haut, celui vers lequel personne, jamais, ne levait la tête. Pourquoi d'ailleurs aurait-on levé la tête? On était en pleine saison, celle où le personnel de l'atelier n'a d'autre choix que d'avoir, précisément, le nez penché sur son travail.

Il suffisait de ne pas regarder pour ne pas voir. Et de ne pas voir pour ne pas savoir. La présence continuelle de « Prince de Galles », « Grain de poudre » et « Velours de laine » avait très certainement commencé par déranger, et puis ce sentiment avait laissé place à l'indifférence. Peut-être parla-t-on d'elles encore, quelquefois, puis on finit par ne plus y prêter attention. Enfin, par les oublier. Comme si elles n'existaient plus.

Seul Monsieur Albert, comme s'il cherchait une révélation, levait, de temps à autre, les yeux vers

elles. On lisait alors, dans cette interrogation muette, comme le signe d'un regret. Quelquefois, mais plus furtivement, une sorte d'égarement, plus proche du remords. Mais pour la raison que ce n'étaient pas des choses vivantes, elles ne furent bientôt plus au centre de ses préoccupations. Il retourna donc à sa table de coupe, traçant des « Jeunes années » de toutes les tailles et des « L'orgue des amoureux » de toutes les couleurs.